

Amaranthia

FANTÔMES ET
FANTOCHES



Maurice Renard

Fantômes et Fantoches

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[LA FÊLURE](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[Page de copyright](#)

I

I

Il y avait à Gênes, sous le dogat d'Uberto Lazario Catani, un lapidaire allemand fameux entre tous les marchands de pierreries.

C'était une époque favorable aux célébrités pacifiques.

La peste, dont la dernière épidémie avait fait des ravages très meurtriers, ne sévissait plus depuis deux ans.

Entre Venise et sa rivale, la haine séculaire mourait dans une lassitude et un affaiblissement militaire simultanés.

Enfin, Andrea Doria venait de délivrer sa patrie en chassant les Français, et dans Gênes indépendante il avait constitué un nouveau gouvernement républicain dont la force et l'harmonie promettaient une ère florissante de paix intérieure. Là était l'important ; car les Génois, prenant parti dans les querelles pontificales contre le pape ou contre l'empereur, entraînés dans les dissensions urbaines vers l'une ou l'autre des grandes familles ennemies, poussant au pouvoir telle classe de la population qu'il leur convenait, puis encore divisés sur le choix des prétendants, allumaient la guerre civile à propos de futilités, et jusqu'alors ce n'avait été que perpétuels combats entre Gibelins et Guelfes, Spinola et Grimaldi, noblesse et bourgeoisie, amis de Julio et partisans d'Alberto, discorde au sein des factions et bataille dans la bataille.

Mais tout cela, disait-on, n'était plus qu'un passé regrettable.

Sur l'ordre d'Andrea Doria, une fusion s'opérait : les patriciens adoptaient les bourgeois sans trop récriminer et l'on célébrait d'assez bonne grâce des mariages mixtes.

Le calme régnait donc, et les citadins s'adonnaient au commerce avec une ardeur inusitée, heureux de ne plus

voir dans les rues ni cadavres de pestiférés, ni matelots prêts à partir contre un Dandolo, ni gens d'armes de France, ni surtout ces horribles flaques de sang caillé, témoignages d'émeute ou de rixe, vestiges funèbres que d'ordinaire l'homme épouvanté rencontre si rarement et dont naguère les Génois se détournaient à chaque sortie sans y pouvoir accoutumer leur répulsion.

De tout temps, les étrangers les moins proches s'étaient mis en route afin de visiter la Ville ; mais l'annonce de cette tranquillité inespérée avait multiplié leur nombre. Plus de cavaliers montés sur de robustes palefrois, à cheval entre la valise et le portemanteau, et suivis de leurs serviteurs, franchissaient les portes bastionnées des remparts ; et surtout, on voyait débarquer, à l'arrivée des nefs moins rares une recrudescence de passagers, le fait étant bien connu dans le monde que l'on devait atteindre Gênes par mer à cause du spectacle. Rien de plus exact ne fut jamais vérifié. Mais si le tableau se trouvait être véritablement grandiose, il semblait fort énigmatique à ceux qui l'admiraient pour la première fois. Aussi les voyageurs de l'Océan comme ceux de la terre, accostés dès l'arrivée – fussent-ils ruisselants à l'égal de tritons ou plus poussiéreux que meuniers – par les guides, dont la race est éternelle, se rendaient-ils en leur compagnie sur le môle, d'où l'on découvrait la même vue que du large en l'écoutant expliquer.

Des quais, la Ville s'échelonnait sur une colline abrupte et la couvrait tout entière de toits pointus, de terrasses et de murs blancs. Elle paraissait bâtie afin que chaque maison pût voir la mer, et la cité maritime formait une tribune aux cent gradins, préparée, semble-t-il, pour quelque naumachie colossale. La crête d'une montagne aride découpait derrière elle un horizon très élevé, couronné de forteresses et de monastères qui se ressemblaient ; et Gênes profilait sur cet écran morose et menaçant la silhouette plus claire de son amphithéâtre. À voir cette

disposition en escalier, on avait tout de suite l'idée que les différents ordres d'une population si partagée habitaient chacun le degré correspondant à la hauteur de sa condition sociale. On se trompait : la ville basse passait pour la plus riche, la proximité du port attirant de ce côté les marchands, et elle possédait, comme la ville supérieure, ses palais. Ils étaient visibles du môle - car la vue de cette cité presque verticale en donnait le plan - et les guides, esprits méthodiques, après avoir fait admirer la ceinture inexpugnable de Gênes entourée par l'eau de la mer et du Bisagno, par des citadelles et des fortifications - ce qui faisait sourire les sujets du feu roi Louis XII - désignaient les édifices :

- San Lorenzo ! San Marco ! Le palais d'Andrea Doria !

- Où donc ?

- Pas loin de la Lanterna... Tout près de la rive... Contre le mur d'enceinte et en dehors... au milieu de jardins, ce grand château...

- Parfaitement. Doria, c'est le doge, n'est-ce pas ?

- Non ! Il a refusé le bonnet. Le commandement de la flotte espagnole lui laisse peu de loisirs, et Doria persiste à servir l'empereur, disant ne pouvoir mieux obliger les siens qu'en leur conservant un allié si considérable. La guerre pourtant lui donne du répit ; le voilà parmi nous quelque temps jusqu'aux expéditions prochaines. Il est tout-puissant et le doge lui demande conseil. Les hommes de sa trempe ne devraient pas mourir, et ses cheveux sont blancs...

Puis, le boniment, récité à la façon d'une confidence, accentué de mimiques affairées, larmoyant parfois, présomptueux souvent, emphatique toujours, se poursuivait à l'occasion d'autres castels :

- Cette tour est celle de l'arsenal, effroyable magasin de la mort ! Au centre de la Ville, s'élève le palais ducal. Que Dieu protège le doge ! Voici, dans le quartier bas, N. Donna delle Grazie ; la terrasse de l'orfèvre Spirocelli, voisine de l'église, s'aperçoit fort nettement. Quel artiste !... Je vous

conduirai chez lui ; vous achèterez là des bijoux délicieux, agencés selon les règles récentes de l'art... Et voyez-vous maintenant, à une portée d'arbalète de cette maison, celle dont la toiture bleue est percée de quatre fenêtres ? C'est la demeure d'Hermann Lebenstein, le beau-père de Spirocelli, le roi des lapidaires, une des gloires génoises ! Il possède une merveilleuse collection de pierres. Par la Sainte Madone ! on ne saurait tarder davantage à connaître un tel trésor, car il pourrait payer la rançon de toute la chrétienté, si les mécréants venaient à la capturer ! Alors, à travers le dédale des ruelles, les voyageurs accompagnaient leurs guides, et quand ils les questionnaient au sujet de ce lapidaire aussi renommé que San Lorenzo, l'arsenal ou Doria, les Italiens rusés faisaient mine de ne pas entendre et nommaient obséquieusement les passants de qualité : Marino, Garibaldi, Fiescho...

II

II

Dans la rue des Archers, étroite et montante, les étrangers, fort intrigués, s'arrêtaient devant une habitation de belle apparence dont la porte et les fenêtres aux croisillons de pierre étaient surmontées d'une accolade sculptée retombant à droite et à gauche des ouvertures en cordons rigides, fruités de raisins à leur extrémité.

Le battant de chêne, poussé, donnait accès dans une salle lambrissée d'armoires où, derrière une table encombrée de balances, de pinces, de cuillers au manche perforé de trous ronds, un jeune garçon se tenait.

- Ce n'est qu'un serviteur, disaient les guides.

Ses petits yeux verts inspectaient les nouveaux venus à l'abri d'un front minuscule encore rétréci par une chevelure courte mais envahissante.

Ayant jugé à quelle sorte de pratiques il avait affaire, le valet s'empressait d'aller quérir son maître, et bientôt un grand vieillard livide accueillait les étrangers d'un sourire souffrant. L'acier cliquetant d'un trousseau de clefs luisait à sa hanche, sur l'étoffe sombre du costume, et l'on se demandait de quel prisonnier ce grave personnage avait la garde.

C'était Hermann.

La bienvenue de cet homme trop pâle et de taille exagérée frappait toujours ses hôtes d'étonnement et les confirmait dans cette pensée émouvante que le logis d'un être aussi anormal devait, en vérité, tenir du phénomène. C'est pourquoi, tout en suivant le large dos parmi l'obscurité d'un couloir, ils ébauchaient, sans même le savoir, des récits merveilleux à l'usage du retour, et ces Ulysses espagnols ou allemands préparaient pour Burgos ou Aix-la-

Chapelle la relation incroyable de leur visite au repaire d'un cyclope.

Cependant, le futur Polyphème des fables internationales fouillait dans l'ombre une serrure familière ; il en faisait jouer les combinaisons et l'on entendait glisser avec soumission les leviers pesants de la fermeture compliquée ; une autre clef pénétrait une seconde mécanique ; la détente de ressorts lointains criait douloureusement, presque mélodieuse ; des engrenages grinçaient ; enfin, après un dernier bruit de verrous tirés, sur une protestation ultime de la machine aux rouages embrouillés, venue de Nuremberg, la porte épaisse s'ouvrait.

Alors, toutes les paroles vantardes des guides tombaient dans l'oubli, les mots de collection, musée, galerie, trésor même, qui avaient attiré les curieux chez Hermann, eussent semblé d'une mesquinerie insultante à qui s'en fût souvenu ; mais personne n'avait d'idée, nul n'a pu dire jamais la forme de la salle, ses voûtes, ses fenêtres solidement grillées. Chacun, fasciné, vivait seulement par les yeux agrandis et regardait avec des frissons un spectacle sans pareil dont les histoires les plus invraisemblables n'auraient point augmenté la splendeur ; car le vieux geôlier gardait captive la nuit étincelante des étés d'Orient.

Le premier regard, jeté du seuil, ne distinguait dans un demi-jour crépusculaire qu'une infinité de points incandescents ; et rien ne déconcertait comme cette multitude innombrable d'étoiles, si ce n'est le fait de les savoir chacune un joyau sans prix.

Quelle fortune patiente et connaisseuse avait amoncelé une telle profusion de gemmes aussi parfaites ? Et quelle science avait su les disposer si habilement que, dans cet intérieur sombre, elles luisaient comme au soleil ? Cela déroutait l'habitude et la logique. Il fallait qu'Hermann fût prodigieusement riche, savant à l'excès ; et tous ces